

A PROPOS D'UN CENTENAIRE

MOUSSORGSKY

LE MUSICIEN DE LA VIE



Le monde musical va célébrer le centenaire de la naissance de Modeste Petrovitch Moussorgsky, né le 9 ou le 16 mars 1839, en pleine province russe, à Karevo, dans la propriété de son père. Les registres de l'église où, Modeste fut baptisé portent : « né le 9 mars, baptisé le 13. »

La famille de Moussorgsky est d'origine princière et représente une des branches des princes de Smolensk qui s'appauvrit plus tard et perdra ses qualités nobiliaires.

C'est dans la propriété de son père que Modeste passe les dix premières années de sa vie et aussi les plus heureuses. Sa mère, Ivanovna Tchiriova, à en croire les confidences de l'enfant, est une sainte. Son père, gentilhomme campagnard est un ancien employé du Sénat. Propriétaire terrien aisé, il aime passionnément la musique. Le petit Modeste a trois frères aînés dont deux meurent en bas-âge. Philarète, né en 1836, sera quelquefois son compagnon de jeux et, plus tard, son ami. Il y a aussi autour de l'enfant une excellente nourrice, il conservera un souvenir attendri de sa « nianiouchska », chambre d'enfants. Voilà la douce atmosphère de famille où fut couvé le génie naissant. Modeste en éprouvera l'effet pendant toute sa vie. C'est un homme supérieurement bien élevé, plein de tact et de réserve, un homme « tout à fait rare », dit un de ses biographes et compatriotes, Vla-

dimir Fedorov, « bon, droit, noble, une personnalité idéale, un de ces êtres qu'on ne rencontre presque jamais ici-bas. »

Il s'élève dans la paix des immenses plaines à peine onduleuses, des lentes rivières au cours égal, dans la monotonie des champs de lin ou de neige, variés quelquefois par des forêts, des lacs, des marais ou des tourbières. Il court dans les champs avec les paysans de son père, il aime ce contact immédiat avec le peuple et marque, dès cette tendre enfance, une prédilection pour tout ce qui représente l'élément populaire. A un moment si différent encore de la Russie actuelle, il voit dans le moujik un homme. Il se familiarise, sous l'influence de sa nourrice, avec les contes populaires. Et cette familiarité continue, avec l'essence même de la vie, donne la première impulsion à ses improvisations musicales au piano, avant même qu'on lui ait appris les règles pianistiques élémentaires.

A 7 ans, Modeste joue des œuvres de Liszt. A 9 ans, il paraît en public avec un concerto de Field. Mais ce ne sont là que prouesses d'enfant. Sa famille ne les prend pas au sens sérieux d'une vocation ou d'une carrière possible.

A dix ans, il rentre au lycée allemand de Saint-Petersbourg : Pierre-et-Paul. Il se signale très vite par des exploits musicaux. A douze ans, dans un salon aristocratique, un jour de congé, il joue si joliment un rondo de Herz qu'il gagne la bienveillance de son professeur A. Guerké, soliste de sa Majesté. De telles preuves de précocité musicale ne suffisent pas à cette époque pondérée pour que l'on songe à faire de lui un musicien professionnel.

Après des études sans histoires à Pierre-et-Paul, on le met à l'Institut de Komarov, Ecole de préparation militaire. En 1852, il est admis à l'Ecole des Porte-Enseigne de la Garde. L'exemple de la plupart de ses aïeux, les goûts de son milieu, la peur des vicissitudes d'une carrière artistique prévalent pour le moment.

Ce n'est qu'irrégulièrement, et grâce à l'amabilité de

Guerké qu'il peut, durant les quatre ans de son stage à l'école militaire, travailler quelquefois son piano. En 1852, il compose pour ses condisciples une polka. Son père, surpris par le talent de son fils, la fait imprimer et éditer. C'est une des plus douces joies que Modeste enregistrera dans sa carrière. Cependant à la mort de son père, en 1853, il semble borner son ambition à entretenir un talent de dilettante.

En 1856 il est promu officier dans un régiment d'infanterie de la garde. Il a belle prestance, tout en conservant quelque chose de gamin dans toute sa personne. Il est extrêmement élégant, possède des manières d'une incomparable aristocratie. « Pieds menus, cheveux frisés, mains d'un modelé parfait », écrit de lui Borodine. Epris de culture française, il se plaît à émailler sa conversation de locutions françaises. Sa courtoisie et sa distinction lui attirent les bonnes grâces féminines. Dès qu'il est annoncé dans un salon, les jolies héritières s'émeuvent, ce sont elles qui lui font la cour. Modeste sourit, mais son cœur ne vibre pas devant la multitude. Il se met au piano avec de coquets mouvements de mains, avec une douceur et une gentillesse incomparables.

Il joue des fragments de la *Traviata* et du *Trouvère*. Il a le mal de l'époque, férue d'italianisme.

Il se passionne aussi pour l'Histoire et il étudie la Philosophie germanique. Il se lie d'amitié avec son confesseur, le catéchiste de l'Ecole de Porte-Enseigne, le R. Père Kroupski, et pénètre, grâce à lui, l'essence même de l'ancienne musique d'église : grecque, catholique et luthérienne.

Grand admirateur de Victor Hugo, il écrit, inspiré par le poète français, un opéra : *Han d'Islande*, dont il ne résulte rien.

L'hiver 1856, il est introduit dans le cercle de A. S. Dargomouyjski. C'est une date importante de sa vie. En 1859, il quittera l'armée pour se consacrer entièrement à la musique. Borodine, encore admirateur fervent de Mendelssohn, demande à Moussorgsky de jouer avec lui, à quatre mains, la symphonie en *la mineur*. Moussor-

gsky fait une légère grimace, mais il accepte, à condition d'être dispensé de l'andante qui, dit-il, n'a rien de symphonique et n'est qu'un lied transcrit pour orchestre. Puis il parle avec enthousiasme des symphonies de Schumann que Borodine ignore encore, et lui joue, pour l'initier à cette muque, quelques passages de la Symphonie en *mi bémol majeur*.

Arrivé au développement, il s'arrête et dit : « Ici commence la mathématique musicale. » Puis il joue à Borodine son propre *Scherzo*. Arrivé au trio, il murmure : « Ça, c'est oriental. » Borodine est ébloui par ces éléments musicaux, nouveaux pour lui, mais il ne les appréciera que plus tard. Moussorgsky, malgré son jeune âge et une carrière qui jusqu'ici l'a tenu éloigné de sa vocation, a déjà goûté à toutes sortes de nouveautés musicales dont Borodine n'a pas encore la moindre idée.

Au courant de 1857, toujours chez Dargomouyski, Modeste fait la connaissance de Cui, puis de Balakirev, dont il devient l'élève. C'est avec lui qu'il étudiera l'histoire de l'évolution des formes musicales, sur des exemples, grâce à une analyse approfondie et systématique de toutes les œuvres les plus saillantes des compositeurs européens.

On reproche à Balakirev de n'avoir pas enseigné à son élève l'harmonie, le contrepoint, d'avoir tué en lui, de prime abord, le goût pour toute étude quelque peu sérieuse. Mais n'est-ce pas déjà beaucoup que d'avoir fait connaître toutes les symphonies de Beethoven, Schumann, Schubert, des œuvres de Glinka, Bach, Haendel, Haydn, Mozart, Berlioz, Liszt? Balakirev a introduit son élève au centre même d'une vie musicale rénovatrice.

Cette excitation dans l'enseignement était indispensable pour que s'épanouît une personnalité géniale, mais incertaine encore, instable et surtout paresseuse. « Ma paresse russe dort toujours d'un œil ou de l'autre, car tout russe, quel qu'il soit, ressemble aux cochers de fiacre de Saint-Petersbourg qui s'endorment avec une volupté particulière quand ils ont chargé un client », écrit Modeste.

Pris dans le tourbillon musical, soutenu de toute part, Moussorgsky ne peut pas sacrifier son avenir d'artiste à la carrière militaire. Il ne peut plus renoncer aux leçons de Balakirev, à ses conversations, à ses soirées musicales, aux réunions chez Dargomouyski, chez Stassov. Son prestige grandit. Il va faire partie de la jeune bande d'artistes rénovateurs de la musique russe fondée par Glinka et affermie par Balakirev, avec Cui, Borodine et Rimski-Korsakov.

Les témoignages de l'activité de Modeste sont nombreux dans le domaine musical durant la période d'incertitudes et de luttes de conscience qui précède le moment où il donne sa démission d'officier. De ce temps datent des Essais, une pièce pour piano : *Souvenir d'enfance*, des mélodies, deux Scherzi, des ébauches pour une musique de scène : *Ce dipe-Roi*.

Maintenant, plein d'espoir dans son étoile, il est heureux de vivre. Il renonce sans mélancolie aux yeux doux, aux regards prometteurs des demoiselles de salon. Il passe le printemps et une partie de l'été de 1859 à Glebovo, chez son ami l'officier Chilovski, amateur d'art et écrivain à ses heures. La femme de son ami chante avec goût. Il est tout à sa musique, car ses hôtes possèdent un très beau chœur de voix choisies, accompagnées d'un orchestre remarquable.

Moscou est peu éloigné de Glabovo; Modeste va y puiser des sources de joie et d'émotion artistique. Il écrit :

Moscou m'a transporté dans un autre monde, le monde du passé (un monde bien sale extérieurement, je l'avoue) qui exerce sur moi un irrésistible attrait. J'étais cosmopolite, voilà qu'une renaissance spirituelle se fait en moi : tout ce qui est russe me devient cher. Je crois que je commence à aimer la Russie.

Cette joie ne dure pas. Moussorgsky est malade. Nous ne saurons jamais les véritables causes des crises nerveuses qui le menacent. Est-ce cet état maladif qui l'éloigne des joies du cœur et de toute passion amoureuse? Peu d'hommes ont laissé une histoire personnelle si peu

féconde au point de vue sentimental. Lui, qui adorait la vie, qui l'étudia avec passion et l'exprima avec fièvre dans toute son œuvre, ne la perpétua par aucune union. Mais il dédia plusieurs de ses œuvres à Nadiejda Petrovna Opotchinina pendant une période de sa vie : *l'Impromptu Passionné* (andantino amoroso); puis d'autres compositions se suivent avec la même dédicace et marquent les différentes phases de son intimité avec cette femme, la seule qu'il aima réellement peut-être. Elle lui inspira : *Nous nous sommes quittés*, en 1863, *la Nuit*, en 1864, où il commence à pressentir Debussy, auquel il ressemblera par certains points de sa technique musicale. Pour Nadiejda, en 1866, il met en musique le *Désir* de Heine. Il lui dédie son premier essai de caricature musicale : *Le Classique. Sans Soleil* ne lui est dédié que tacitement, par ses allusions musicales et son texte. C'est par une plainte déchirante, presque inavouée, que *l'Épithaphe*, en 1874, clôture cette liste d'épanchements d'une amitié à l'ombre de laquelle sont nés cependant *Boris Godounov* et la *Chambre d'enfants*. Dix ans à peine pendant lesquels la douceur, l'angoisse, le tourment du cœur, ont comblé ou agité tour à tour l'artiste. Dix ans à peine. Mais dans la vie courte de Modeste, cela a suffi pour marquer profondément son œuvre, tout en privant la chronique des détails indiscrets auxquels elle aime s'abreuver dès qu'il s'agit d'un être au-dessus de la mêlée. Modeste était atteint par un mal mystérieux; il le savait et demeura seul. Dans *Sans Soleil*, mieux que dans le reste de son œuvre, on sent ce cri de détresse poussé dans une solitude que commandait sans doute la raison, mais qui n'en était pas moins terrible. Avec quel désespoir tout son être dut se tendre vers celle qui lui faisait entrevoir une vie de soutien et de tendresse! Moussorgsky n'a pas assez vécu pour voir les feuilles d'automne tomber autour de sa vie, mais, avec un bruit d'illusions sèches et de regrets, elle durent voltiger au-dessus de sa pauvre tête. Sa voix ne se plaignit qu'en musique. C'est si ridicule, aux yeux des profanes, un homme qui se plaint! « Sois sage, ma douleur, et tiens-toi plus tranquille! », fut la devise que Modeste

pratiqua jusqu'à 42 ans. Alors, il pencha sa tête douloureuse sur une épaule, mais c'était celle de la mort.

Je me suis trouvé, il y a deux ans, écrit-il déjà le 19 octobre 1859, en proie à une horrible maladie qui m'attaque soudain avec une violence extraordinaire. C'était du mysticisme mêlé à des pensées cyniques sur la Divinité; ce mal empira. Je souffrais extrêmement. Je devins sensible à un degré excessif, même morbide... L'esprit tua la chair.

Est-ce l'explication de la vie chaste et douloureusement solitaire de Moussorgsky? Il écrit encore :

Il faut que je recoure à toutes sortes de contre-poisons. Les causes de ma surexcitation nerveuse sont la jeunesse, une faculté d'enthousiasme excessive, le désir puissant, invincible d'un savoir aussi étendu que possible, une critique intérieure destructive et un idéalisme poussé jusqu'au point de vouloir incarner mes rêves dans les actes et les phénomènes de la réalité. A cette heure de mes vingt ans, je vois que le côté physique de ma personnalité n'est pas assez formé pour faire équilibre à une si forte croissance de l'esprit. Des distractions, de la gymnastique et des bains froids me sauveront.

Il suit un traitement hydrothérapique aux sources de Tikhivine, se repose à la campagne, et croit, en février 1860, s'éveiller d'un sombre rêve à une vie nouvelle, mais en été renaissent les crises et les luttes qui ne cesseront qu'avec la vie.

L'année 1861 lui apporte les premières menaces d'une gêne matérielle qui finira, à la veille de sa mort, par le laisser à la merci de ses bienfaiteurs bénévoles.

Il vit tantôt chez sa mère, tantôt chez son frère. Nerveux et préoccupé, il travaille, mais la musique ne suffit pas à assurer son existence matérielle. En 1863, il est obligé de prendre un emploi. Reçu au département du génie civil, et bien que changeant plusieurs fois de ministère pendant quinze ans, il n'avance guère ni en grade ni en rémunération. Il traduit en russe des causes célèbres de France et d'Allemagne.

Ne voulant plus importuner son frère et obligé de rester à Saint-Petersbourg, il s'installe en « commune ». C'était la mode russe de l'époque. Avec cinq autres jeunes gens de bonne famille comme lui, pauvres aussi et désirant, comme lui, vivre une vie intellectuelle. C'est dans ce milieu fraternel et actif que Moussorgsky entreprend la première de ses grandes œuvres, un opéra sur un livret qu'il tire lui-même de la *Salammbô*, de Flaubert.

C'est là qu'il écrit les premières mélodies vraiment originales: le *Mendiant*, la *Nuit*, la *Prière* qui est un adieu suprême à sa mère, morte le 1^{er} février 1865; la *Berceuse du laboureur* et les *Souvenirs d'enfance* inachevés qui lui sont dédiés *in memoriam*.

L'année 1866 est décisive dans sa vie musicale. La période de tâtonnements est bientôt terminée. Il donne encore une insignifiante *Mignonne*, mais il compose ses plus belles mélodies, reprend des œuvres de jeunesse qu'il recompose entièrement : *Nuit sur le Mont Chauve*, *Nuit de la Saint-Jean*.

Cependant son état de santé s'aggrave, son frère l'oblige à revenir à son foyer où, reposé, il se remet à ses compositions aux heures laissées libres par son emploi civil. C'est un soir de 1868 que naît l'idée de *Boris Godounov*. Le professeur V. V. Nikolskii la lui suggère. En moins de deux ans l'œuvre est prête à être présentée au comité de lecture des théâtres impériaux. Ce comité se compose de deux Tchèques, d'un Italien et d'un Russe. Ils refusent la partition. Ils ne lui trouvent que des défauts. Il y manque un rôle de femme. Moussorgsky écarte l'amour de son œuvre. Les chœurs y sont trop nombreux, la partie instrumentale est injouable. Pressé par ses amis, il reprend sa musique. Pour la rendre acceptable aux yeux d'un comité qui ne demande que ballets et duos d'amour, il y introduit l'acte polonais avec un rôle féminin assez important (Marina), un duo d'amour et un divertissement. Il ajoute un acte supplémentaire, le dernier, celui de la révolte paysanne, de l'entrée triomphale du faux Dimitri, des prophéties de l'innocent. Cette version est terminée au printemps 1872. En février 1873, l'intendant Koudra-

tiev fait monter, pour une représentation à son bénéfice, avec un succès immense, trois scènes de *Boris*. Un an après, le 27 janvier 1874, l'opéra entier est donné grâce à l'audace, à l'abnégation inouïe d'une des chanteuses, Y. F. Platonova. Emervueillée par la beauté de cette musique, elle force la main au comité et à la direction et impose l'œuvre. Enfin, une amitié de femme apporte quelque douceur dans le travail de Modeste! *Boris* est représenté vingt soirées durant. Il disparaît alors définitivement du répertoire pour être remplacé, en 1896, par la version de Rimski-Korsakov qui continue jusqu'à nos jours à usurper la place du vrai *Boris* de Moussorgsky. Ceux qui ont goûté à la musique intégrale de Moussorgsky ne peuvent pas pardonner à Rimski-Korsakov d'avoir, sous couleur de conscience amicale et confraternelle, trahi ou sapé l'œuvre géniale d'un autre.

Moussorgsky se donne ensuite tout entier à sa *Khovanchtchina*. Puis à sa fameuse *Chambre d'enfants* qui aurait dû, d'emblée, le rendre aussi célèbre que Schumann dès cette époque; les *Chants et danses de la mort*, qu'il compose en même temps que la *Ballade* et que les *Tableaux d'une Exposition* (1874), suite de pièces pour le piano en souvenir de son ami l'architecte V. A. Hartemann. Il s'inspire de plusieurs tableaux qu'il venait de voir à une Exposition rétrospective des œuvres de l'architecte. Ces pages sont suivies par la *Foire de Sorotchintsi* (1875-1880).

Un billet laconique, écrit par une main inhabile avec une orthographe étrange, nous révèle le nom de celle qui sera la dernière à donner un refuge, un gagne-pain à l'artiste. « Modeste, dit ce billet, est très malade. Il a eu une attaque. Il se trouve chez Daria Mikhaïlovna Léonova, près du pont Kokouchkine. »

Non seulement Daria accueille un artiste malade, mais trois ans après, elle lui procure son ultime joie artistique. Célèbre cantatrice, elle invite Modeste à faire une grande tournée à travers la Russie. C'est durant trois mois une véritable marche triomphale des deux grands artistes russes.

Ce voyage, écrit-il, me rénove et me rafraîchit. Je me sens plus jeune. La vie me pousse vers de nouveaux problèmes musicaux; elle réclame de moi une plus grande activité.

Il rapporte avec lui des projets. Il songe à une suite populaire sur des thèmes de toutes les régions de la Russie pour orchestre, avec harpe et piano. Il entrevoit un nouveau drame populaire, la *Pougatchiovahtchina*, d'après une Nouvelle de Pouchkine : la *Fille du Capitaine*, et des improvisations : *Une Tempête sur la mer noire*. Il a réuni de nombreuses mélodies, empruntées au folklore : chant des Cosaques du Don, chant du derviche, chant des vieux-croyants, mélodies juives, caucasiennes, persannes ou birmanes », qu'il emprunte, chemin faisant, aux divers braves pèlerins de ce monde ». Il rapporte aussi de petites pièces pour le piano : *Goursoïe*, *Capriccio*, ainsi que la *Chanson de la Puce*.

Cette tournée artistique le dégoûte plus que jamais de son service de bureaucrate. Après un dernier essai au Département du Contrôle, il quitte définitivement ses fonctions (16 janvier 1880).

Il tâchera de pourvoir à ses besoins matériels par sa musique uniquement. Léonova l'engage comme répétiteur à l'école de chant qu'elle fonde avec son aide artistique. Il se fera également accompagnateur de concert. Ses contemporains les plus divers sont unanimes pour vanter son talent d'accompagnateur.

Ses dernières vacances d'été il les passe chez Léonova, dans sa maison de campagne des environs de Saint-Petersbourg. C'est de là qu'il écrit, à son ami le musicien Stassov, sa dernière lettre : « Je viens de terminer une scène pour la *Foire de Sotochintsi*. Mais il reste l'instrumentation. Si j'avais du temps, mon Dieu! »

Il n'en avait plus beaucoup. Le 9 février il apparaît pour la dernière fois comme accompagnateur au concert.

Le 11, raconte Leonova, il arriva chez moi dans un état de nervosité extrême. Il m'annonça qu'il ne savait plus où aller, qu'il allait être obligé de coucher dehors, qu'il n'avait plus aucun moyen d'existence. Ce soir même, après une réunion

musicale où il accompagnait une de ses élèves, il eut une attaque. Un médecin lui donna des soins et au moment de partir, Modeste était sur pied. Devant ma maison, il me demanda avec insistance la permission de rester chez moi, alléguant un état de nervosité et de peur. Il passa la nuit dans un fauteuil. Le lendemain matin, lorsque je descendis dans la salle à manger pour prendre le thé, il arriva lui aussi, il était très gai. Il me remercia en disant qu'il était très bien. En prononçant ces mots il se tourne à droite et tombe de toute sa hauteur. Il eut encore deux attaques jusqu'au soir. Le lendemain on le transporta en landau à l'hôpital.

Installé, par le soin de ses amis, dans un hôpital militaire, il se rétablit. Mais sa propre imprudence aidant, son état subitement empira. Ses mains et ses pieds se paralysèrent. Les deux derniers jours de sa vie ne furent qu'une agonie. La paralysie envahit les organes respiratoires, il étouffait, se plaignait du manque d'air. La lucidité d'esprit ne l'abandonna pas. Le dimanche 15 mars, il se sentit mieux, l'espoir se réveilla en lui. Joyeusement il racontait des anecdotes. Il voulut qu'on l'assît dans son fauteuil. La nuit du dimanche, il la passa ni bien, ni mal. Le lundi cinq heures du matin, il rendit le dernier soupir, pour ses 42 ans.

Il n'y avait auprès de lui que deux infirmiers. Ils racontent que deux fois de suite il poussa un grand soupir, un grand cri et, un quart d'heure après, tout était fini. La solitude d'amis, l'ambiance d'hôpital, donnèrent une impression sinistre à ces derniers instants du grand artiste. Sur une petite table, des journaux et cinq ou six livres, parmi lesquels le *Traité d'instrumentation*, de Berlioz. Moussorgsky mourut à la tâche, noblement, accompagné par son inaltérable conscience professionnelle.

« Accès de délirium tremens et paralysie du cœur », dira Rimski-Korsakov. « Néphrite chronique », assure le docteur Bertenson. Finalement, on croit savoir que c'est un érysipèle au pied qui fut la cause immédiate de sa mort.

Il s'était mis à boire. Fut-ce par chagrin, fut-ce par

désespoir? Rimski-Korsakov prétend que le succès de *Boris* causa la chute de Moussorgsky; il excita sa passion pour l'alcool. Nous nous refusons à tenir pour juste tout ce que dit Rimski-Korsakov, qui voulut reviser l'œuvre de Moussorgsky à son bénéfice personnel. Pourquoi réviser cette œuvre, même inégale, même incomplète?

Moussorgsky fut grand et demeure grand. Guidé par un merveilleux instinct, il trouva un but vivant à son art et il choisit celui qui n'a pas de limites, celui qui est le plus direct et le plus libre. Il envoya promener les fugues et les trois actes obligés. Il voulut que sa musique lui permit de saisir la vie dans toutes ses expressions ardentes et émouvantes. Moussorgsky est, par excellence, le musicien de la vie. La vie fut sa grande maîtresse, il l'aima passionnément, et elle vibra pour lui d'autant plus frémissante qu'elle dura peu.

Telle la musique de notre grand et simple Debussy, sa musique est dépouillée de tout cabotinage, de tout artifice déclamatoire, tellement elle est souple, à peine soulignée par quelques effets de pure peinture musicale. Cette musique se tient avant tout par le souffle de vérité, de sincérité, de vie en un mot, qui l'anime.

Moussorgsky a su trouver dans les tendances communes à son siècle sa propre personnalité, un rôle de réformateur et de précurseur qu'il n'a partagé avec aucun de ses maîtres ou de ses camarades. Ses moyens sont simples parce qu'infiniment humains avant tout. C'est cette particularité humaine de sa musique qui déconcerte, étonne et attire. Elle lui donne le droit d'affirmer que son œuvre reflète éperdument l'esprit vivant en lutte contre l'abstraction de la lettre morte. Moussorgsky l'a dit, il ne s'est fait artiste que pour parler aux hommes par le seul moyen qu'il sentait en lui : la Musique.

CHARLES-BARZEL.